

Arrêt sur image

Georges Privet

Number 81, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Privet, G. (2020). Arrêt sur image. *L'Inconvénient*, (81), 82–85.

Arrêt sur image

CINÉMA **Georges Privet**

C'est évidemment le sujet dont tout le monde parle. Et donc, en principe, celui qu'on voudrait éviter. Car la multiplication des journaux de quarantaine, des microrécits de confinement, des mille et une explorations nombrilistes d'une expérience simultanément vécue par tous, a quelque chose de non seulement dérisoire, mais d'inévitablement ridicule, parfois même d'obscène.

Et pourtant, ce sujet qu'on aimerait tant éviter est difficilement contournable au moment où j'écris ces lignes, pour la simple et bonne raison que je ne sais pas ce qu'il restera du cinéma lorsque vous lirez ce texte...

Il est donc ardu – et potentiellement absurde – de se pencher sur les mille et un sujets qui auraient pu nourrir cette chronique il y a un mois : la déprimante (mais persistante) complaisance de la critique québécoise vis-à-vis notre cinéma ; l'importance démesurée

– et franchement déplacée – accordée à la présence d'un film à un festival (quand on sait les trafics de coulisses que cela suppose souvent) ; ou encore la difficulté de notre cinéma à rejoindre un public adolescent qui se désintéresse de plus en plus des images d'ici. Sujets rendus temporairement caducs par le fait que c'est désormais l'existence même du septième art qui est en jeu.

Au moment où vous parcourez cette chronique (écrite le 10 avril 2020), vous en savez beaucoup plus que moi sur l'état dans lequel se trouve aujourd'hui le cinéma. Vous savez si les salles obscures ont fini par rouvrir, et si elles sont fréquentées avec enthousiasme ou évitées avec crainte. Vous savez si une population qui « *stream*e » des séries télé en boucle depuis un mois a suffisamment faim d'une expérience collective pour recommencer à chercher des rassemblements qui lui ont été momentanément interdits. Et vous savez aussi mieux que moi si le

cinéma – cet art de plus en plus fragilisé depuis des décennies par une foule de facteurs socioéconomiques – a une chance ou non de survivre à cette crise.

Et tout ça parce que le cinéma, comme toutes les formes d'art, traverse en ce moment une crise existentielle qui lui a été imposée par un phénomène qui lui est complètement extérieur, et qui risque à plus ou moins long terme de l'affecter plus encore que les autres formes d'art. Pourquoi ? Parce que son avenir se joue depuis quelques années autour de la seule chose qui continue à le distinguer des séries dramatiques dont raffole tant le public aujourd'hui : le fait qu'il offre encore de rassembler des foules dans des salles obscures autour d'une *expérience collective*.

•

Comment en sommes-nous arrivés là ? Difficile à dire...

Il aura probablement suffi que « la mauvaise chauve-souris rencontre le mauvais cochon » (pour reprendre l'expression savoureuse du *Contagion* de Steven Soderbergh) pour que nous devenions tous les figurants involontaires d'une série Z à gros budget, où les zombies ne se ruent pas sur les vivants, mais sur le papier-cul...

Pour les cinéphiles de ma génération – qui ont grandi dans l'ombre de l'arme atomique, à grands coups de fictions remplies d'images de capitales abandonnées, aux rues désertes – ce soudain cauchemar a vite pris l'allure d'un mauvais rêve. À la fois étrangement familier et curieusement décalé ; comme une chanson connue, jouée dans la mauvaise clé. Pas sur le ton urgent d'une catastrophe planétaire, mais dans le repli ouaté d'une société habituée au confort et à l'indifférence ; l'« épreuve de nos vies » n'étant pas de s'enrôler pour aller vaincre les nazis sur les plages de Normandie, mais plutôt d'attendre sagement chez soi la permission de ressortir en passant le temps sur Netflix. On a les épreuves qu'on peut (et personne ne s'en plaindra, Dieu merci !).

Malgré la multitude de morts

annoncée (qui s'est vite matérialisée), le cinéma, cet éternel rêveur, a mis du temps à réagir. La crise a commencé en douceur avec la décision de reporter de six mois la sortie du prochain James Bond (un film au titre étrangement prophétique, *No Time to Die*). Puis, l'annonce que Tom Hanks avait contracté le virus a rapidement convaincu l'Américain moyen du péril qui menaçait son pays, tandis que les salles de cinéma fermaient aussi vite que les bars au début de la prohibition, et que les chaînes de *streaming* et le cinéma familial assuraient les services essentiels – le cinéma se trouvant soudainement ramené au statut de doudou, de « *comfort food* » pour « *couch potatoes* » propre à nous aider à tuer le temps (alors qu'ici comme ailleurs, c'est évidemment le temps qui nous tue).

D'où le ton très particulier de cette crise : celui de la suspension, de l'impossibilité d'agir, du coup de frein soudain qui nous interrompt – nous et notre monde – pour une durée indéterminée, dans un confinement quasi planétaire que nous vivons tous ensemble... mais séparément.

Pour l'amateur de cinéma, cet arrêt sur image – et celui des images – est frappant. Plus rien ne bouge, sauf ce qui unit nos solitudes dans le divertissement pur et simple. Les images du présent sont devenues inhumaines : survols des grandes capitales au moyen de drones. Images de désolation filmées par des machines, pour un public virtuel, réuni par le confinement. On survole pour la première fois des fosses communes à New York et des bateaux de croisière aux allures concentrationnaires. Sans parler de tout ce qu'on ne voit pas, parce que personne n'est là pour le filmer : l'abandon monstrueux des vieux, prisonniers de ce qu'on décrira après coup comme une série de films d'horreur.

À l'autre extrême, le nouveau décor type est un chez-soi plus ou moins mis en scène, filmé comme l'équivalent télévisuel d'un *selfie*, relayé par l'entremise de Zoom ou de Skype. Les « scénarios » sont désormais les



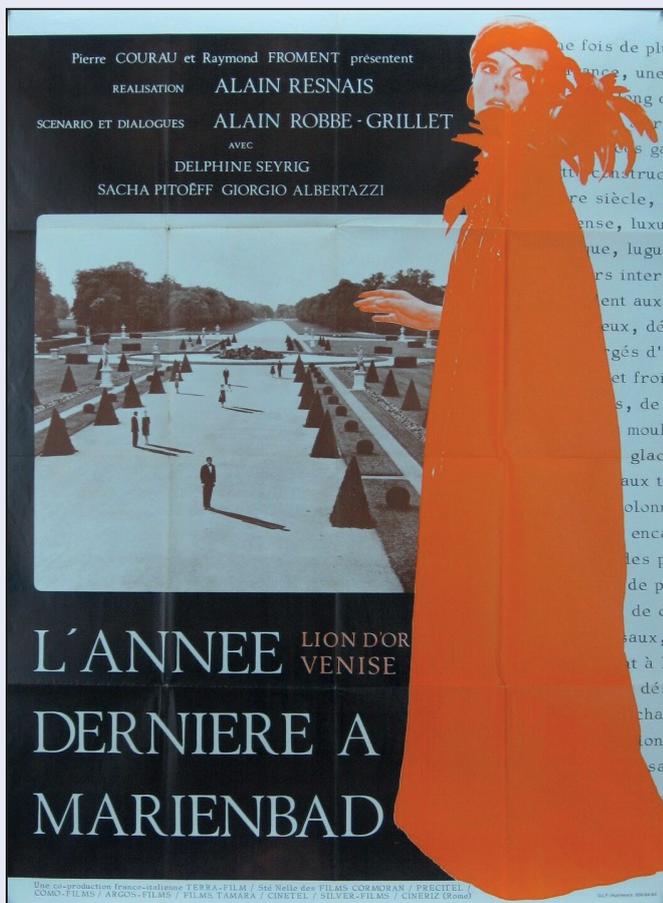
projections que nous attendons des gouvernements ; les hôpitaux, des lieux dignes de films catastrophes ; et les salles de cinéma, des « vecteurs potentiels de propagation ». « Si ça continue comme ça, m'écrit un ami, tout film racontant une rencontre deviendra par défaut une œuvre de fiction. »

J'en profite avec plaisir pour revoir une scène qui m'a toujours fasciné, tirée d'une série B du début des années 70 : *The Omega Man*. Charlton Heston – l'Amérique nixonienne dans toute sa raideur – est le dernier survivant d'une peste qui a ravagé le monde. Il parcourt en voiture les rues désertes de Los Angeles, armé de son omniprésente mitraillette, et s'arrête dans les grands magasins abandonnés pour parler aux mannequins dénudés. Sa voiture finit par s'immobiliser devant une salle de cinéma qui affiche un documentaire sur Woodstock. Il se rend dans la cabine de projection, démarre le film et regarde – étrangement fasciné – les milliers de jeunes qui, à l'écran, prophétisent l'ère du Verseau. Il a vu le film si souvent qu'il anticipe leurs commentaires exaltés, mais avec l'air désabusé d'une star hollywoodienne qui deviendra le porte-parole de la National Rifle Association. Et après un long soupir solitaire, il regarde l'écran une dernière fois et murmure : « *They sure don't make movies like that anymore...* »

La pandémie transforme chaque appartement en île déserte. Et peu de mes amis critiques y apportent les films qu'ils se vantent généralement d'aimer. Les propositions formelles « radicales » qu'il fait bon citer en exemple entre collègues se font rares en temps de crise. D'où un constat amusant : durant la pandémie, peu de mes confrères se reconforment en revoyant les films qu'ils recommandent d'ordinaire aux autres...

On peut bien sûr attendre la fin du monde en se la passant en boucle par films catastrophes interposés, de *28 Days* à *World War Z*. À cet égard, le monde du cinéma ne s'est pas privé : une bonne partie de ses œuvres sont obsédées – depuis trente ou quarante ans déjà – par le thème de la contagion (qu'elle soit bactériologique, virale, due aux vampires ou aux morts-vivants). Mais cette pause cinéma forcée m'a aussi ramené à ma fascination de longue date pour des films où le temps s'arrête et semble brièvement suspendu. Des fictions littéraires languoureuses, au parfum très « nouveau roman », où le temps semble – comme aujourd'hui – étrangement figé : *L'année dernière à Marienbad*, *Un homme qui dort*, *Je t'aime, je t'aime...* Films mi-incantatoires, mi-somnambules, souvent précieux, parfois délicieusement prétentieux, qui semblent traverser au ralenti un monde presque immobile, soudainement freiné par le choc d'une catastrophe collective (*Hiroshima mon amour*) ou intime (*India Song*), ou les deux à la fois (*La jetée*).

J'ai toujours voué une admiration particulière à *La jetée* de Chris Marker, film qui explore, dans les catacombes d'un Paris postapocalyptique, l'histoire d'un homme qui, depuis toujours hanté par une mystérieuse image de son enfance, est chargé de retourner dans le passé pour sauver le futur.



Et si ma fascination pour ce film n'est pas sans raisons, elle tient notamment au fait que l'effet d'immobilisme y est poussé à l'extrême de sa logique, puisque le film est en fait – pour reprendre l'expression de son auteur – un photoroman, entièrement composé d'images immobiles. D'arrêts sur image, serait-on tenté de dire. Car rien n'appelle plus le mouvement que son absence.

•

Ce que nous avons vécu ce printemps (et que nous serons sans doute plus ou moins appelés à revivre cet automne) n'est pas banal...

Les choses se sont-elles déjà aussi spectaculairement arrêtées dans toute l'histoire de l'humanité ? Fallait-il qu'elles s'arrêtent de la sorte pour que nous retrouvions, ne serait-ce que brièvement, le temps de respirer un peu, de réfléchir à ce que nous sommes, à ce que nous avons fait et à ce que nous voulons ?

Le cinéma, depuis ses débuts, a besoin des autres, tant devant que derrière la caméra, et nulle part davantage que dans ses salles. Or, cette crise nous a donné l'image de ce qu'il pourrait être sans les autres : un plaisir tristement solitaire...

Quand les anglophones parlent du cinéma, ils emploient souvent deux expressions voisines, mais subtilement différentes : *motion pictures* (les images en mouvement) et *moving pictures* (les images [é]mouvantes). Dans un cas comme dans l'autre, il y a l'idée d'une image qui bouge, qui se meut et qui peut, par son pouvoir de mouvement, émouvoir.

Aujourd'hui, il est difficile de dire si la pause forcée que nous traversons aura un effet bénéfique ou non sur le cinéma. Mais je suis tenté de croire que le simple fait d'avoir été obligé de s'arrêter, de faire le point, de s'interroger (même brièvement) sur son existence et sur le sens de celle-ci aura été bénéfique au cinéma, peu importe ce que l'avenir lui réserve.

Le monde recommencera bientôt à tourner comme avant. Le cinéma, lui, se doit de recommencer à tourner autrement s'il veut non seulement survivre, mais évoluer. À l'heure où j'écris ces lignes, les grands gagnants de cette crise semblent destinés à être les plateformes de *streaming* (qui prétendent amener le cinéma dans votre salon) et les ciné-parcs (qui réunissent les spectateurs tout en les gardant en confinement). Et sur ces deux fronts (comme sur tant d'autres) les Américains seront encore les maîtres du monde. Pour avancer, le reste du cinéma devra tout réinventer : ses modes de conception et de diffusion et, surtout, son rapport à cet autre dont il s'est, depuis quelques années, de plus en plus éloigné.

Et dans ce sens-là, cet arrêt sur image s'avérera sans doute crucial pour son avenir. S'il veut en avoir un... ■